

## PETER NIM

*Peter Nim, la manière dont nous avons rencontré ceux qui nous sont devenus chers, mérite, me semble-t-il, toute notre attention ; comment avez-vous rencontré Robert Marteau et lié amitié avec lui ?*<sup>1</sup>

Par l'intermédiaire d'une amie qui vivait à Paris, qui était notre amie depuis les années quatre-vingts, et qui voulait qu'on se rencontre ; mais ça n'a jamais marché, je ne suis pas allé à Paris. Quand un jour elle sort du train avec Robert Marteau. On a passé une journée ensemble autour du feu. On peut dire qu'on s'est tout de suite compris. Avant il m'avait demandé des poèmes parce qu'il savait par elle que j'écrivais des poèmes, de la poésie. Je lui ai donné un poème un peu compliqué. Il l'a emmené à Paris et l'a donné à une traductrice alsacienne qu'il connaissait, qui parlait l'allemand. Il a donné le poème à cette femme, il n'était pas content du résultat, mais le poème avait soulevé sa curiosité comme poète. C'était le commencement. Après il est venu nous voir, seul, pour travailler sur ce poème d'abord. Aventure pour nous deux (*rires*).

*Et quel est ce poème ?*

C'était le poème *Zwillingsschwärmer* avec ce titre déjà impossible à traduire pour lui ; mais il a trouvé une solution extraordinaire. Il traduisait ça : *Hölderlin chez Holterling* parce que c'était un poème sur le vieux Hölderlin dans sa tour à Tübingen. Vingt ans auparavant, j'avais fait une visite de Tübingen et mis en poésie cette visite ; dans une sorte de collage, disons, "polyphonique", déjà difficile à lire, plus difficile à traduire, qui mêlait la voix de Hölderlin avec la voix d'un visiteur et avec les indications qui sont dans la tour sur la vie et la mort de Hölderlin dans la tour. J'ai colligé tout ça. On a travaillé là-dessus pendant plusieurs week-ends, et il a publié tout de suite la traduction dans la revue *POÉSIE*, avec d'autres poèmes qu'on a ajoutés.<sup>2</sup>

*Peter Nim, à propos de la traduction de certains de vos poèmes par Robert Marteau, traduction qui a paru aux éditions Atelier La Feugraie en 1998 sous le titre Essor, j'aurais quelques questions à vous poser.*

*Avant d'être traduit, Essor, n'était pas un recueil déjà constitué en Allemand, Essor correspond à un choix de poèmes inédits et arrangés pour l'occasion, en un certain ordre ; pourriez-vous revenir sur ce qui a guidé ce choix et cet arrangement ?*

Oui. J'avais accumulé des poèmes sans ordre et lorsque Robert a voulu continuer le travail de traduction, j'ai choisi pour lui certains poèmes qui pour mon goût correspondaient, en quelque sorte, à sa façon d'être ; poèmes plus lumineux et traduisibles que le premier. En effet, il était attiré par la façon comme par les sujets de mes poèmes avec leurs propres formes toujours différentes. Il les a fait publier, à mon grand étonnement. Je les tapais et les lui envoyais, lui les envoyait aux éditeurs des revues qu'il connaissait depuis longtemps : *POÉSIE* de Deguy, *Liberté*, au Canada, que dirigeait à cette époque Marie-Andrée Lamontagne, *Osiris* de Andrea Moorhead aux États-Unis. Moi, avant *Essor*, je n'avais jamais publié de recueil. Seulement un poème d'*Essor*, « Poetika mozartina » dans une revue de Suisse romande (*2 plus 2*) ; à part ça quelques textes expérimentaux dans la revue HEFT de Martin Schweizer, inventeur de la phykosylomanie poétique à Schaffhausen. C'est Robert Marteau qui m'a ouvert cette porte. Je ne croyais plus à ça

---

<sup>1</sup> Ce qui suit est la transcription de l'entretien enregistré que j'ai eu à Reims le dimanche de la Pentecôte 2018 avec le poète allemand Peter Nim.

<sup>2</sup> Peter Nim, *Hölderlin chez Holterling et autres poèmes* traduits par Robert Marteau en collaboration avec l'auteur et publié dans le n° 69 de la revue *POÉSIE*, 1994, p. 46-49.

et il m'a donné un public de lecteurs. Maintenant en ce qui concerne l'arrangement, c'est une autre chose. Quand il a voulu les publier dans un livre en France, chez Atelier La Feugraie, il m'a dit : « il faut maintenant que tu mettes ça dans une forme de livre », et j'ai trouvé en réfléchissant sur les poèmes qu'on avait faits, j'ai trouvé un ordre intérieur par intuition, et par lui, cet ordre intérieur est devenu ce livre.

*Essor est le titre de l'édition bilingue, mais ce mot français ne traduit pas de titre allemand, il couronne en quelque sorte les poèmes que vous avez écrits et leur traduction. Pourriez-vous là encore nous éclairer sur cette autre singularité ?*

En cherchant un titre à ce recueil, j'ai fréquenté les dictionnaires pour dire ce que le mot *Aufschwung* dit en allemand et qui correspondait à ce que Robert m'avait donné, j'ai trouvé le mot *essor*. Je lui ai présenté le mot, il a dit tout de suite d'accord, ça va. En effet, ce qui m'est arrivé par ce livre et sa publication, c'était un essor pour moi, poète jamais lu par un public des éditeurs. Je l'ai senti comme ça.

*Robert Marteau ne connaissait pas l'allemand, comment avez-vous pu arriver à envisager une traduction de vos poèmes dans de telles conditions et comment cette traduction s'est-elle déroulée ?*

Oh là, ça (*rires*). Dans le livre *Pour saluer Robert Marteau*, il y a un petit texte intitulé *Les visites* qui donne une somme de nos cessions de traduction, et qui donne une idée de comment ça s'est déroulé<sup>3</sup>. Robert adorait venir dans le Perche, on faisait de grandes balades aussi à côtés de nos traductions, pour nous rafraîchir parce que c'était un travail mutuel. Comme il ne parlait pas l'allemand, j'étais obligé de lui expliquer tout - mais littéralement -, ce qui était pour moi quelque fois extrêmement difficile et presque pénible. Il n'a jamais insisté en quoi que ce soit mais pour traduire, il faut comprendre. Il me fallait lui dire des choses que normalement je n'aurais jamais dit ; pour éclairer l'intérieur du poème dont la forme se crée avec ce que le poème dit. À chaque visite, je lui proposais deux ou trois poèmes. Avant, j'avais préparé le vocabulaire, mais ses questions allaient quelques fois beaucoup plus loin, à l'essentiel, et j'étais obligé de lui expliquer les choses en détails. C'était une expérience extraordinaire. Robert était capable, après avoir entendu plusieurs fois le poème en allemand (Je lisais toujours le poème au début, et après lui avoir donné toutes les explications, je le lisais encore une fois), d'écrire une version presque définitive. On avançait littéralement d'une ligne à l'autre. À la fin, en lisant sa traduction, j'étais étonné à quel point dans la première version, c'était déjà presque parfait. Sinon, il était toujours prêt à corriger, à affiner. S'il y avait le moindre doute, et que j'ajoutais une signification, il trouvait la façon qui correspondait à ça, façon miraculeuse quelque fois, impensable pour moi en français, mais il y arrivait. Plus tard, il m'a avoué avoir travaillé de la même façon avec Miodrag Pavlovitch, le serbo-croate, en ne connaissant rien du serbo-croate. Miodrag lui avait aussi tout expliqué, et Robert avait su donner la poésie de Miodrag en français. C'est ce qu'il a fait avec moi en allemand.

*Peter Nim, outre Robert Marteau et Edison Simons, vous avez eu pour amis des poètes, Jean-François Rollin avec lequel vous avez écrit un livre de poèmes tout à fait hors du commun, qui découvre littéralement une voie nouvelle à la poésie, Dialogue en poèmes, Jonathan Boulting, d'autres ; que pourriez-vous nous dire non de ce groupe mais de cette constellation de poètes ?*

Je n'ai pas connu ce groupe comme groupe. J'ai fait la connaissance de l'un d'eux, Edison Simons à la suite du décès de cette amie qui nous avait fait nous rencontrer Robert et moi.

---

<sup>3</sup> *Pour saluer Robert Marteau*, éditions Champ Vallon, Seyssel, 1996, « Les visites » traduit de l'allemand par François Fédier, p. 72-75.

L'année d'avant, elle avait donné un concert chez un homme qui s'appelait Rasko<sup>4</sup>, architecte à Paris, homme très généreux, d'une grande bonté, qui avait organisé le concert. Edison Simons était là, de même que Jean-François Rollin avec sa femme que je ne connaissais pas. L'amie pianiste m'avait toujours dit : tu dois faire la connaissance de Jean-François Rollin ; vous vous comprenez. Après le concert, c'était *Wohltemperiertes Klavier, Le Clavier bien tempéré* de Bach, on s'est rencontré dans un restaurant, pas loin, la compréhension fut immédiate. Il avait lu le poème « Hölderlin chez Holterling », il s'y était intéressé à cause de la forme bizarre, et puis on a parlé d'Anton Webern ; ce fut le début d'une amitié. Après il nous a visités, il aimait le Perche, par la suite il s'est installé dans la Sarthe. Puis un jour on a amicalement travaillé ensemble pour le *Dialogue*<sup>5</sup>. Jonathan Boulting, je le connais à peine, mais il est aussi venu chez nous, à cause du décès de notre amie pianiste. Nicole d'Amonville est, à ma connaissance, la seule qui pourrait répondre à votre question à propos d'Edison Simons. Moi j'ai lu quelques-unes de ses *Mosaïques* dans la traduction de Robert d'abord, dans la revue *POÉSIE*, mais elle, Nicole d'Amonville, qui vit à Palma de Mallorca et qui à l'époque m'avait fait une sorte de portrait d'Edison, a fait en espagnol une édition complète des *Mosaïques* avec une très bonne introduction. C'est elle qui peut dire quelque chose sur Edison Simons. Sur ce groupe, François Fédier qui en faisait partie, aura plus à dire. Je sais seulement que c'était un groupe d'architectes, de poètes, de philosophes, qui a fait un voyage dans les années soixante-dix ; partis du Chili, ils ont remonté en passant par le sud de l'Argentine. Une *aventure* qui, si j'ai bien compris, était jalonnée par des manifestations poétiques liées à ces certains lieux de cette terre inconnue. Mais c'est Fédier qui doit pouvoir en parler.

*Vous qui l'avez donc connu dans la vie de tous les jours amicalement partagée, dans l'âpre travail qu'a été la traduction d'Essor, vous qui avez traduit certains de ses poèmes ainsi que son recueil Ce que corneille crie...*

Peter Nim : ... non, j'ai traduit *Cortège pour le corbeau* ...

... Pardon, Cortège pour le corbeau, quel portrait de l'homme et du poète aimeriez-vous adresser à ceux qui ne l'ont pas connu ni peut-être encore lu ?

D'abord : une réponse devrait être un poème sur Robert, ce que j'ai commencé il y a des années, mais qui n'est pas encore là. Je peux dire que Robert Marteau avait le génie de l'amitié ; il avait beaucoup d'amis différents, spécialement des peintres, des poètes, mais pas seulement, il s'était lié d'amitié aussi avec des clochards, ce que j'ai spécialement aimé. Il m'a raconté là-dessus. Il avait une bonté humaine que j'ai admirée. Ce qui nous liait, c'était l'amour pour la langue, amour de chacun pour la sienne. En travaillant ensemble, cet amour s'est mis en évidence. Ha ! (*l'orage se met à gronder, rires*) Nous étions assez différents mais j'ai lu sa poésie d'avant *Registre [Liturgie]* et celle d'après avec beaucoup d'admiration pour la beauté de son français. Au Canada, Robert avait un esprit plus large, élevé, où sa distillation poétique avait atteint une nouvelle qualité. Il avait de vastes connaissances : les sciences, aussi les mythes, la théologie. Il était un observateur, un vrai observateur, pas seulement de la nature mais aussi de l'homme mais d'un angle — comment dire ? —, comme un oiseau qui voit plus qu'il ne sait. Les points qu'on avait en commun... à part l'amour pour la langue et la nature..., ce qui nous liait dès la première rencontre, c'était aussi la fidélité à une forme, l'effet bénéfique d'une forme à laquelle on s'est adapté pour transfigurer l'expérience en poésie. Chez lui c'était le sonnet de son grand œuvre de poésie, les nombreux volumes depuis *Liturgie*. C'est une grande œuvre, c'est unique. Et chez moi c'était les décades que je passais en écrivant des haïkus. Et en arrivant à une certaine pureté dans la poésie par la nature comme sujet, ce qui apparaît comme une référence directe à la poésie du XIX<sup>e</sup> siècle du romantisme. Mais c'est une erreur ; c'est autre chose d'arriver après notre histoire

<sup>4</sup> C'est avec Rastislav Mrazovac que Robert Marteau a traduit *Cosmologia profanata* de Miodrag Pavlovic, édité aux éditions Mémoire Vivante en 2009.

<sup>5</sup> Jean-François Rollin *Dialogue en poèmes* Peter Nim *Zwiesprache in Gedichten*, les cahiers de la pressinomie, 2010.

du XX<sup>e</sup> siècle à purifier l'expérience individuelle avec une nature universelle, régionale et universelle à la fois. Robert avait une autre ressource encore pour y arriver, dans une largeur qui était pour moi impossible parce que je ne peux pas dans le haïku, dans cette forme où il n'y a aucune abstraction, tandis que dans ses sonnets il y a aussi toujours des abstractions — la croyance, la vision alchimique du monde —, qui s'entremêlent avec ses perceptions. Tandis que le haïku c'est une concentration du concret, le plus concret possible, sans aucune notion, idée, abstraction là-dedans, sauf impliqué par des mots chargés de symboles. Chez lui, c'est explicite. Il arrivait à donner dans les poèmes, comprimés, disons, son héritage spirituel, bien personnel et en même temps universel, avec ses connaissances historiques et alchimiques, ses expériences contemporaines. Tout ça, il pouvait le distiller dans un sonnet avec des questions et des images et mélodies pleines de poésie. Même quand il devient un peu trop rhétorique ou trop intellectuel, tout de suite il y a une reprise de son origine dans la poésie qui retrouve l'équilibre (être classique, dirait-il) par le poème lui-même qui est son propre correcteur.